

A propos des filles, elle note ceci :

« L'une est très jolie, représentative de la beauté de sa mère (...) très souriante » ; d'une seconde : « elle aussi est vue comme une jolie petite fille, elle est souriante » ; une troisième est « plus douce et plus calme (qu'une autre fillette) » ; d'une quatrième dont on dit souvent qu'elle est jolie : « elle a aussi été repérée comme fervente admiratrice (d'un petit garçon) ». Une petite fille est aussi jugée « débrouillarde », seul adjectif qui fasse exception à ce champ sémantique de la beauté et de la séduction.

A propos des garçons, elle relève ceci :

Exception faite du plus jeune (qui n'est « que » le frère de son aîné), tous les garçons sont décrits par leur niveau de développement moteur, qui est souvent jugé préoccupant, et lorsqu'il ne l'est pas, finement et abondamment commenté. Il y a trois « bons mangeurs » dont un « paresseux », un second « plutôt agréable mais un peu fainéant selon les adultes ».

Ces notes suggèrent qu'il y a bien, dès le plus jeune âge, des registres sexués de perception, de description et d'observation des enfants ; on peut aussi se demander ce que cela reflète des pratiques de stimulation. La préoccupation pour la motricité des garçons est tout aussi précoce que l'admiration de la beauté des filles.

La manière de regarder un enfant est, involontairement, nourrie des représentations sociales liées au genre (comme aux différences sociales ou culturelles que nous n'aborderons pas ici). Si les plus petits sont plus « indépendants » au sens où leurs jeux sont plus solitaires, les descriptions s'enrichissent à mesure que les enfants grandissent ; parallèlement leur caractère se précise. Pourtant on remarque que les petits garçons sont décrits en termes plus variés. Lorsqu'une petite fille et un petit garçon ont des comportements assez voisins (d'indépendance vis-à-vis des adultes, marquée aussi par leur ascendant sur les autres enfants et l'attention qu'ils leur prêtent) ils sont décrits sur les modes sexués du charme sournois — pour la fillette — et du « petit dur » — pour lui.

A leur manière, les interviewées évoquent ces différences, avec prudence, lors des entretiens, en présentant des petits garçons plus souvent turbulents. Sans dire que les petites filles sont « sages comme des images », il leur semble que les petits garçons sont plus remuants, chahutent en groupe, s'attirent mutuellement pour constituer de petits foyers d'énervement.

La transcription des discours saisis sur le vif de l'observation est, de ce point de vue, plus abrupte, délestée des nuances qui accompagnent les discours plus généraux, produits avec le souci manifeste de ne pas essentialiser ces différences, lors des entretiens. Dans les discussions entre adultes, on est frappé de la fréquence et de la rapidité avec laquelle des stéréotypes de sexe sont mobilisés pour décrire et comparer les enfants entre eux. Aux affirmations fortes sur le caractère indifférencié selon le sexe des besoins et attitudes des tout-petits, qui dominent dans les entretiens et discours généraux, succèdent ainsi des stéréotypes de sexe très affirmés, et composites (les garçons sont perçus comme plus brutaux, mais aussi comme plus fragiles, etc.), qui émaillent les conversations ordinaires. Le décalage, on le voit, est aussi fonction des niveaux de discours ; il n'en reste pas moins que ces propos badins contribuent à façonner une ambiance toute entière imprégnée de représentations sexuées, qui passent plus ou moins inaperçues.

« Dans cette crèche parentale, en fin d'après midi, Hamza, Joris, Tiphany et Mélodie dessinent, puis les garçons déchirent les feuilles sur lesquelles ils étaient en train de dessiner. Le père de permanence souligne qu'il n'y a que les garçons qui ont déchiré leur feuille et que les filles ont fait de beaux dessins, la mère de Joris dit que c'est bien vrai et que ce sont les garçons qui sont comme cela (...) »

Ces commentaires sont aussi des manières de désigner aux enfants les groupes sexués. Ce qui est en jeu c'est une manière de comprendre et d'interpréter les comportements des enfants sur un mode sexué, même si les nuances en restent assez implicites et ne sont pas toujours directement compréhensibles pour les enfants

« 9h25, danse. Dans l'exercice proposé par CHRISTINE, il faut toucher ses propres fesses. Elle s'adresse à Léo : "tu sens bien tes fesses, maintenant que tu n'as plus de couches ?". Noémie va voir et touche les fesses de Léo. CHRISTINE commente : "Noémie, elle contrôle !", DALILA ajoute : "Oh, la coquine, c'est une vraie coquine celle-là, elle aime le contact". »

Ces observations appellent deux remarques : sur les effets et les contraintes. Quels sont les effets de ces pratiques, répétées à bas bruit quotidiennement ? Il est très difficile de les mesurer, par définition. Mais on postule que tous ces commentaires, interventions, encouragements ciblés, critiques ajustées... pourraient bien avoir un effet de laminage, de pression à l'entrée dans les rôles prescrits. Quant aux contraintes, exercées sur les enfants, il serait vain de vouloir ne les lire que chez les

petites filles. Les petits garçons, eux aussi, subissent ces impositions normatives ; les garçons moins agiles ou moins dégourdis sont un peu bousculés et la préoccupation pour leur développement moteur leur est peut-être excessivement lourde.



Cresson Geneviève (2007). La vie quotidienne dans les crèches. In Coulon Nathalie et Cresson Geneviève (dir). *La petite enfance. Entre familles et crèches, entre sexe et genre*. Paris : L'Harmattan.